

Autour de la question éthique

L'éthique n'est pas seulement ce qu'on ne peut dire, mais également établit ce que nous pouvons dire, et donc oriente la recherche vers des résultats parfois inattendus et même non désirés. Concevoir l'éthique uniquement comme une restriction qui nous oblige à respecter l'intégrité de l'Autre est s'aveugler aux implications ontologiques de notre statut d'anthropologue, pour ne pas mentionner qu'une orientation dite «éthique» peut cacher une tentative (peut-être inconsciente) d'établir un statut supérieur vis-à-vis l'informateur, puisque le désire d'établir les normes qui gouvernent la rencontre se base sur le postulat que l'Autre possède et utilise la même définition de l'espace public que nous. Autrement dit, il est intéressant de s'interroger sur la nature de nos conclusions tirées d'une rencontre où l'anthropologue s'est comporté selon un code déontologique, et l'informateur s'est engagé dans un comportement qui n'est pas éthique selon le code de l'anthropologue. Va-t-il se sentir supérieur grâce à son code d'éthique? Probablement non, au moins consciemment. Va-t-il inconsciemment s'offrir des excuses et justifications pour le comportement «non éthique» de son informateur? Probablement, en invoquant le principe de relativisme culturel. Voilà, le tour est joué. Grâce au code d'éthique, il a involontairement et inconsciemment établi les conditions qui mènent à des ressentiments vers l'informateur, nourrissant ainsi un sens que l'anthropologue (ou, pire, l'anthropologie) est supérieur.

Les décisions dites éthiques que nous prenons établissent la distance entre nous et le sujet de l'enquête peuvent rendre plus compliquées les problèmes innés à la notion anthropologique de la rencontre avec l'Autre. Sachant que nous devons affronter le problème de distance scientifique, il se peut que nos attitudes lors de rencontre avec l'Autre (c.-à-d., lors du terrain) soient contaminées par nos notions d'éthiques. Autrement dit, le danger potentiel que l'éthique mène à un sens de supériorité peut être décuplé par le postulat de distance ethnographique entre nous et notre sujet d'enquête.

La distance ethnographique est une construction artificielle qui trop souvent dans le passé a eu comme but légitimer la fiction de l'objectivité scientifique qui s'établissait en adoptant une stratégie narrative particulière. Même admettant que n'importe quelle distance est arbitraire, même la moindre distance nous mène à identifier ou construire une frontière entre le Moi et l'Autre afin de

cerner les contours de notre sujet. Pour atteindre ce but, il faut activement s'engager à construire notre image de l'Autre de façon que, parfois, nos informateurs interprètent le désir de distance scientifique comme une tentative de normaliser l'inégalité innée du rencontre. L'anthropologue est toujours pris entre ces deux feux, de vouloir s'identifier avec l'Autre mais aussi se distancer afin de protéger son identité comme scientifique. Les considérations éthiques, qui peuvent créer une prise de position inégale, peuvent donc aggraver la situation.

Provoqués par nos attitudes ambiguës, les informateurs deviennent explicitement engagés dans le même processus, mais avec un but négatif, de protéger leur Soi jugé, selon leur interprétation, inadéquat pour la rencontre avec l'anthropologue. L'éthique «brute», pour ainsi dire (c.-à-d., sans considération pour les autres difficultés de rencontre anthropologue), a donc empiré une situation déjà complexe. Ces difficultés engagent directement des questions d'éthique et théorique, soit, à quel point notre position «éthique» et «scientifique» va-t-elle pouvons nous provoquer nos sujets? Sur le volet de la théorie, à quel point pouvons-nous avoir confiance dans le résultat?

La question de l'éthique est davantage compliquée par la position de l'anthropologue dans un monde postmoderne toujours plus complexe, nécessitant donc une réévaluation de notre position standard comme chercheurs moralement neutres; en fait, nous obligeant, selon ce point de vue, d'assumer des points de vue éthiques envers l'autre et de se situer carrément dans la culture politique de l'autre.

L'engagement politique et moral est une partie intégrale de l'anthropologie, car nous sommes une science dont les pratiques dérivent d'un héritage idéologique de déséquilibre fondamental entre l'anthropologue et son sujet. Ici, je conteste la forme qu'assume cet engagement dans certains courants de l'anthropologie contemporaine. Je crois que l'idée de l'engagement 'citoyen' reproduit les lignes de force qui creusent des fossés toujours plus insurmontables entre les anthropologues 'engagés' – souvent issus de milieux privilégiés – et nos collaborateurs.

Comme point de départ, je m'oppose fortement au postulat de la complexité et à la nécessité de privilégier le domaine politique uniquement parce que celui-ci est censé être le point de rencontre

entre nous et l'autre dans ce monde supposément hypercomplexe. Théoriquement, la soi-disant complexité n'est qu'une illusion créée par le poids démesuré que l'anthropologie contemporaine met sur la politique. En effet, cette politisation de la discipline n'est qu'un miroir d'un déplacement idéologique propre à la postmodernité, où l'œil ne pose son regard non plus sur la culture, mais uniquement sur les écarts de pouvoir séparant les individus l'un de l'autre; bref, la politique.

En fait, les conditions économiques de la postmodernité encouragent ce déplacement, car en réduisant le monde d'autrui à une seule dimension, celle du pouvoir, les élites liées à l'économie postmoderne en tant que gestionnaires ou actionnaires peuvent contourner l'ensemble de significations avec laquelle les individus construisent leur monde et creuser davantage un fossé entre l'individu et le pouvoir, avec le résultat que le pouvoir en tant que tel est davantage centralisé. Bref, ceci est la forme contemporaine et postmoderne du processus de marchandisation, réduisant les individus à des pions capables uniquement de réagir, mais incapables de contrôler les forces du marché, car le marché ne répond plus à des forces qu'une fois nous décrivions comme culturels (en fait, le marché n'a jamais fonctionné ainsi; l'illusion qu'il existait dans un cadre établi par des gouvernements nationaux n'est qu'une illusion de la vision romantique qui est la source de l'anthropologie). Mon point ici est que cette dynamique peut être opposée non en se joignant aux forces politiques polarisées, mais en revalorisant les signes de la quotidienneté qui sont les vrais déterminants du sens de la vie pour la majorité des individus.

Prenons quelques exemples. Si j'avais effectué des stages de recherches avec des peuples ultrareligieux, dans notre sens du mot, c'est-à-dire avec des personnes convaincues que le monde phénoménal n'est qu'un miroir d'une dimension cachée où existent des forces et des esprits primordiaux, ai-je besoin d'y croire et de m'engager dans leur point de vue religieux afin de le comprendre? Pourquoi une philosophie religieuse, qu'après tout prétend encadrer le sens non seulement de la vie mais de la mort, ne serait pas autant importante que la moralité politique? Ai-je une obligation de me situer philosophiquement ou théologiquement vis-à-vis leur position? Dois-je l'adopter? La majorité d'anthropologues dirait non. Pourtant, la force psychique du religieux est autant forte que la force matérielle de la politique.

Prenons un autre exemple. Les doctorants souvent choisissent leurs terrains ayant déjà adopté une orientation engagée, c'est-à-dire que souvent ils désirent étudier des catégories qui ont été marginalisées par le système mondial. Il est donc facile de développer une certaine sympathie pour des personnes qui souffrent, surtout s'ils souffrent aux mains des mêmes dynamiques qui privilégient l'étudiant. Qu'arrive-t-il si nous aboutissons à étudier des catégories non défavorisées, et même 'sales' selon notre code d'éthique? Dois-je haïr les Juifs si je tombe sur des personnes antisémites? Est-ce que mon refus de participer dans leur racisme m'empêcherait de les comprendre? Dans mes publications, j'ai souvent fait mention de viol et d'autres formes d'agression. Pourtant, je ne me suis jamais embarqué dans ce projet, car le viol est avant tout un geste politique de domination. Serait-ce que les sympathies de l'étudiant aient conditionné le choix de terrain? Si la réponse est oui, on ne peut pas élaborer des projets éthiques ou moraux qui privilégient la revendication politique de l'autre, car il s'agirait de prendre position sur la base d'une vision limitée, une position prédéfinie par l'idéologie de l'anthropologie et non par la moralité.

Il y a un autre problème avec la formulation de l'enquête telle que présentée ici: l'essentialisme. Quand nous parlons de décisions morales, quand nous nous rangeons sur la coté des droits de l'homme, il est évidemment que ceci implique une prise de position morale. À par de la question évidente du relativisme de cette position (qui détermine la moralité?), il y également le problème que toute forme d'universalisme va forcément évacuer le local, qu'il émerge donc un discours complètement hybride entourant la rencontre avec l'autre. Autrement dit, on évacue toute possibilité d'enquêter sur les formes de la quotidienneté qui, en dernière instance, sont à la base de notre construction de l'image de l'autre, autant qu'elles le sont pour nous. En automatiquement cherchant à politiser la rencontre avec l'autre, on ne peut que creuser davantage l'écart qui nous sépare, car le terrain anthropologique s'érige normalement sur un ensemble de fictions, fictions qui sont normalement conscientisées durant la rencontre, mais qui risquent de disparaître si nous nous concentrons uniquement sur la dimension politique.

De quelles fictions s'agit-il? Premièrement, toute intimité anthropologique se construit dans un cadre temporel limité. À la fin de la rencontre, l'anthropologue normalement quitte le terrain et

retourne dans la sécurité de son statut protégé par la culture occidentale. Deuxièmement, l'intimité dans laquelle nous construisons ensemble une seule voix de la rencontre cache des rapports de force assez complexe, car, d'une part, l'anthropologue est un invité et donc dans une position inférieure, mais, d'autre part, il a rarement de capital culturel suffisant pour utiliser avantageusement les informations réservées qu'il reçoit. Il accumule donc des informations qui sont politiquement stratégiques uniquement parce qu'il est un étranger. Ces fictions, pour n'en mentionner que deux, sont au cœur de l'expérience de terrain, et tout bon anthropologue le sait même s'il ne l'admet pas. Il le sait, car s'il ne se concentre pas uniquement sur la dimension politique, dont la qualité universelle crée une illusion de solidarité avec l'autre. Il est continuellement rappelé qu'il est dans une position inférieure par son ignorance. En autres mots, quand un anthropologue tente de maîtriser plusieurs dimensions de la vie de l'autre et surtout quand il tente de comprendre l'ensemble des significations qu'entoure l'autre, il a tendance à rester humble. Il comprend qu'il est ignorant; il comprend que l'intimité du terrain n'est qu'une fiction temporaire voulue autant par les informateurs que par l'anthropologue. Il développe du respect de l'autre, car il sait qu'il ne peut vraiment saisir le sens de l'expérience de vie de l'autre.

Cela dit, il est évident qu'il existe des conditions qui sautent à l'œil et qui ont un impact négatif sur l'autre. Que le monde soit injuste est peut-être une nouveauté uniquement pour des anthropologues qui ont grandi dans un système qui privilégie l'indolence intellectuelle et morale. L'anthropologue en tant que tel en est normalement protégé de telles conditions, car il est riche, ou blanc, ou tout simplement choyé par ses hôtes qui souvent ont encore le désir de renforcer leur identité locale souvent menacée en soulignant les aspects gracieux de la vie qui, étant largement ritualisés, sont imprégnées d'une hyper signification pour l'identité locale. Que faire devant telles conditions? La seule réponse à ma question largement rhétorique est d'intervenir individuellement, car c'est uniquement en répondant à des cas uniques qu'il est possible d'éviter l'arrogance et l'impersonnalité de la politique, qu'il est possible donc de respecter une individualité dans son ensemble et d'éviter de la réduire à une seule dimension artificielle, souvent la dimension politique voulue par l'anthropologue. Bref, si notre but est d'agir dans le cadre de ce qui est humain, nous devons tenter d'éviter tout ce qui peut contaminer l'humain, et ceci inclut la culture en tant que telle, qui n'est qu'une approximation de certaines dynamiques transindividuels qui ne peuvent pas être représentatives ou propres à des individus. Si la base de

l'anthropologie consiste à respecter ce qui est humain, nous devons élargir notre vision de la dimension humaine en évitant l'idéologie. Nous travaillons dans le monde des idées, mais je ne vois aucune raison épistémologique pour que ceci nous mène inévitablement à l'idéologie. Si nous voulons contacter ce qui est propre à l'humain, soit en nous-mêmes, soit en l'autre, nous sommes obligés de contourner l'idéologie et sa technologie, l'éthique.